LE PIONNIER DE L'ASSOMPTION,

JOURNAL POLITIQUE, AGRICOLE, LITTERAIRE ET COMMERCIAL

VOL. V. **NAPOLEONVILLE, DIMANCHE 8 OCTOBRE 1854.** **NO. 4.**

LE PIONNIER DE L'ASSOMPTION.

PUBLIE PAR

EUGENE SUPERVIELLE.

DIMANCHE 8 OCTOBRE 1854.

Conditions du Journal:

ABONNEMENT.—L'abonnement est payable D'AVANCE.

POUR UN AN : : : : : : : : : : $5 00
POUR SIX MOIS : : : : : : : : : 3 00

AGENTS DU PIONNIER.

NELLE-ORLEANS . . M. E. Kado, Passage de la Bourse, No 35, encoignure Conti.
ACADIE . . . . MM. Richard & Templet.
RIVIERE-NEUVE. . M. Firmin Duplessis.
IBERVILLE . . . . . M. J. Breau.
ST-JACQUES . . . . M. Auguste Thériot.
ST-JEAN BAPTISTE, ST. CHARLES . . . M. Edgard Perrot.
PORT-BREAUX, At. Edmond Gallard.
THIBODAUX . . . . M. Adolphe Blanchard.
HOUMA . . . . . M. P. Gagné.
STE MARIE . . . . M. Etienne Penisson.
ASSOMPTION . . . . G. Rodriguez, Cafe Star
BELLE RIVIERE . . M. Pierre Thériot.
PAINCOURTVILLE, . M. C. J. E. Ganthier.

☞ Dans les paroisses où nous n'avons pas nommé d'agents, nous prions les Maîtres de Poste de vouloir se charger de l'agence de notre feuille.

ANNONCES: Pour les insertions, annonces, etc., etc., les conditions sont les suivantes,
Par SIX LIGNES, pour la 1ère insertion $1 00.
Pour les insertions suivantes : : : : : 50.

Tout abonné qui voudra suspendre son abonnement, devra prévenir, par ecrit, l'Editeur, quinze jours au moins, avant l'expiration du trimestre.

On exécute à l'imprimerie du PIONNIER, et ce aux prix les plus modérés, toutes espèces d'ouvrages typographiques, (Jobs,) tels que, CARTES, FACTURES, PAMPHLETS, BLANCS, ETC., ETC.

(*Pour le* " PIONNIER ")

LABADIEVILLE, 3 Octobre 1854.

J'ai le double malheur d'être étranger et catholique, et ne pourrais par conséquent, lors même que je le voudrais aspirer au titre flatteur de Know-Nothing, dont une douzaine d'habitants de cette paroisse s'énorgueillissent m'a-t-on dit avec tant de raison... C'est un malheur auquel il n'y a pas moyen de remédier : ainsi n'en parlons plus.

Mais j'ai un de mes meilleurs amis, monsieur l'Editeur, qui réunit toutes les qualités requises, et auquel je m'intéresse beaucoup. Bref, je voudrais qu'il entrât dans la société des Know-Nothings. Mais comme il faut au préalable, se faire présenter par un membre de cette société; qu'il n'en connaît point, et que je ne puis réussir à lui en dépister un, vu comme vous savez, que ces messieurs doivent rester inconnus aux profanes, je viens vous prier de vouloir bien faire quelque chose pour mon ami, en donnant dans vos colonnes, une petite place à la requête que je vous adresse pour lui : vous assurant en même temps, que vous n'aurez pas obligé un ingrat : car il joint à toutes les qualités exigées, dis-je, par la susdite société celle d'une excessive reconnaissance.

Quand M. Adolphe Blanchard me l'amena, il y a huit ou neuf ans, chez M. Jean Webre, il ne me dit que ces mots : " Je lui crois de bonnes, dispositions. Je vous le confie. Tachez d'en faire quelque chose. "

Depuis ce temps, je puis dire que je ne l'ai guère perdu de vue, et j'affirme sans me flatter, que j'en ai fait un bon sujet.

De malveillants lecteurs se figureront peut-être que j'ai l'air de faire ici son éloge parce que je l'ai élevé, pour qu'il m'en revienne quelque chose. -- Que l'on se détrompe. Ses qualités sont toutes naturelles;

Il est vif, ardent, fidèle, désintéressé, reconnaissant. Oubliant l'outrage et ne se rappelant que les bienfaits. Il est tempérant sans avoir jamais signé la pancarte d'aucun Père Mathieu, et se laisserait tuer plutôt que de divulguer un secret, sans avoir encore prêté l'irrévocable serment des Know-Nothing, serment qui lui coûtera d'autant moins à faire bientôt, si, comme je l'espère, la société veut bien le recevoir pour un de ses membres.

Et pourquoi le refuserait-elle ?

Il faut être natif américain ? Il est né à Thibodaux. Il faut faire la chasse aux Irlandais ? Mon ami est naturellement chasseur, et quant à ces derniers il ne peut pas les sentir.

Il faut faire la guerre aux prêtres? Il enrage dès qu'il en aperçoit un

Savoir se taire ? Il ne dit jamais rien et n'en pense pas davantage.

Mériter la confiance ? On lui confie le soin d'une grande habitation.

Ne parler que par signes ? Il ne s'exprime jamais que par le mouvement de son fouet. N'être point catholique? Ah! pour le coup, si vous avez osé supposer un instant que mon ami le fût, décrottez-vous bien vite, et faites-lui vos excuses. J'exige impérieusement de vous cette réparation d'honneur. Après cela je vous dirais tout en lui demandant bien pardon moi-même de la comparaison, qu'il n'est pas plus catholique que *mon chien*. Et vous l'avouerez sans peine quand vous saurez son nom.

Dame! je sais bien que vous allez me dire qu'il n'a pas un nom très poétique, mon ami, pour être un nom de roman, où tout au moins des " Mystères de Paris " qu'il n'a pas un de ces noms rondelets qui promettent, tels que ceux en *en*, comme Jakson, Washington, Napoleon: etc. ou bien en *or*, comme Taylor, pour espérer de le voir dans peu s'élever à son tour.

Mais je vous répondrai moi, que le nom n'y fait absolument rien, que mon ami d'ailleurs ne s'est pas baptisé lui-même, puisqu'il n'a pas été baptisé du tout, qu'il ne sait pas même ce que c'est que le baptême, qu'il ignore cela comme il ignore à peu près toutes choses et qu'il semble de tout point avoir été étrillé pour faire un vrai et parfait Know-Nothing tout comme un chien est fait pour mordre. Ce dont je suis sûr que vous allez aussi convenir dès que je vous aurait dit que mon fidèle, mon obligeant, mon obéissant élève et ami, c'est en effet, mon bon CHIEN *Couche Tout Nu*.

Si, (votre intéressant journal aidant,) l'on veut me permettre de tenir ma promesse de faire quelque chose de mon si précieux ami, sinon un homme du moins un Know-Nothing, je prends le solennel engagement de ne pas m'arrêter là. Et quoique ma mauvaise etoile, en me faisant maître français, m'ait ôté tout espoir d'aspirer jamais à l'honneur du Know-Nothingisme pour moi-même, mon fils, qui est né à Labadieville, n'éprouvera pas cet inconvénient: et j'ai bon espoir si je vis de le voir un jour Know-othing haut gradé, s'il n'est même Know-Nothing et demi.

Croiriez-vous que le petit scélérat n'a pas encore trois ans, et que déjà il n'est ni poignard ni révolver d'assez haut suspendus où il ne grimpe pour les atteindre ? Il a un faible irrésistible pour ces attributs de sa dignité future. Ce que voyant je lui avait fait un sabre et un pistolet de bois ; que pensez-vous qu'il en a fait ? Il les a de suite méprisés et lancés loin de lui dans le chemin en disant que cela ne pouvait pas faire du mal.

Comme vous voyez, c'est déjà un homme... Je veux dire un Know-Nothing.

Faire des Know-Nothings en dépit des nations : Voilà une devise.

Hélas ! peut-être n'y a-t-il dans tout cela qu'un fol espoir de père... Que voulez-vous ? je suis entêté comme une vieille mule, quoique je ne sois pas plus natif de la Bretagne que de l'Amérique. Ce qui prouve bien que le Normand a raison, et qu'il y a de braves gens partout.

CARON,
LE PAUVRE VIEUX FERRYMEN.

EXTRAIT
DU
PROPAGATEUR CATHOLIQUE.

L'AFFAIRE DE NEWARK.— Le jour se fait de plus en plus sur cette odieuse affaire de Newarck qui, au premier abord avait été si cruellement défigurée par tous les journaux, et où on voulait voir une attaque des catholiques et des Irlandais contre des citoyens paisibles. Tous les témoignages se réunissent maintenant pour rejeter toute la responsabilité du crime sur les Orangemen. Et quand nous disons tous les témoignages, nous ne voulons parler ni du témoignage du pasteur de l'église qui a été saccagée, ni du témoignage de Mgr. Bailey évêque de Newarck, ni du témoignage de quelques catholiques, qui ayant été témoins occulaires des faits, ont écrit aux journaux catholiques pour dire comment les choses s'étaient passées. Tous ces témoignages, quelque respectables qu'ils soient, paraîtraient suspects à nos adversaires, et nous ne les invoquons point. Il nous suffit d'invoquer les témoignages déposés en justice dans les premières informations prises sur cette affaire, et ce qui peut paraître plus concluant encore, le témoignage de journaux anti-catholiques qui avaient envoyé sur les lieux leurs rapporteurs anti-catholiques comme eux. Les faits étaient si évidents que les préjugés et les préventions ont dû céder à l'éclat de la vérité : et les journaux de New York les plus hostiles aux catholiques, s'accordent à reconnaître 1o; que les catholiques et les Irlandais n'ont eu à se reprocher aucune provocation ; que rien ne justifiait l'attaque meurtrière faite par les Orangemen sur la multitude inoffensive qui regardait passer la procession, attaque qui a été suivie de l'assassinat commis avec un abominable sang-froid sur plusieurs des spectateurs 3o que rien ne peut surtout excuser l'attaque dirigée contre l'église et les horribles profanations qui en ont été la suite.

Le *New York Tribune*, qui est comme on sait, l'organe de la démagogie et du socialisme, tient à ce sujet un langage qui devrait faire rougir ces catholiques qui sacrifient leur religion à la politique et ne craignent pas de concourir à d'indignes attaques contre le catholicisme, pour faire acte d'hostilité contre les étrangers.

" L'église de Newark, dit le *Tribune* est évidemment dégagée de toute responsabilité, et la dévastation que rien ne provoquait, est un outrage honteux qui déshonore Newark et la partie belligérante du protestantisme. Et il est digne de remarque, que tandis que c'est la cinquième ou sixième église catholique, détruite ou ravagée par l'émeute, il n'y a pas d'exemple d'une seule église protestante ravagée par les catholiques."

Cette réflexion si simple et si juste qu'elle doit se présenter à l'esprit de tout le monde; a une force toute particulière dans les colonnes d'un journal comme le *N. Y. Tribune* Nous ajouterons qu'il n'y a même pas d'exemple que les catholiques aient attaqué une église protestante, ou fait jamais dans ce sens la moindre démonstration. De même il y a plusieurs circonstances où les émeutiers ont pillé, saccagé, brûlé les maisons des catholiques, mais il n'y a point d'exemples que les catholiques aient usé de repressailles, même là où ils étaient les plus nombreux et les plus forts.

Un autre fait remarquable, c'est que dans ces sortes d'occasions les catholiques sont ordinairement sans armes, sans organisation, et c'est parmi eux que se trouvent les plus nombreuses victimes et souvent les seules victimes, tandis que leurs adversaires sont toujours bien armés, organisés d'avance et tout prêts pour le combat, à la première occasion et sur le moindre prétexte. Ainsi à Newark les spectateurs étaient désarmés et ne pensaient nullement à une bataille, mais les Orangemen étaient tous armés de poignards et de révolvers: ils *espéraient* qu'il y aurait bataille, et ils s'y étaient préparés.

Tout cela montre jusqu'à quel point est fondée l'accusation portée contre les Irlandais catholiques d'être toujours les agresseurs. Il nous semble que ce serait assez déjà d'assassiner les gens sans les calomnier.

—o—

VENGEANCE MOSCOVITE.—Le Morning Advertiser reproduit ces lignes suivantes du "Birmingham Journal :"

" M. Miers, bijoutier, qui voyageait dernièrement sur le continent, rencontra un russe de Smolensk, auquel il demanda : " Quelles nouvelles de votre pays ? —Ne me parlez pas de nouvelles, lui répondit le Russe, je ne sais rien et n'ose m'informer de rien. Tous ceux qui nous servent sont des espions, et on nous inquiéterait pour la moindre chose. Nous n'avons pas de journaux étrangers et quand aux nôtres, ils nous disent où va l'empereur, quand il nomme un nouveau général et rien de plus.

" Cependant sur la demande de M. Myers, son ami lui raconta l'anecdote suivante : Sur l'invitation du gouvernement, les dames de Smolensk se réunirent pour offrir de la charpie à l'armée moscovite. Un jour, la femme du chef de police dit en plaisantant qu'il n'était pas besoin de tant de charpie, car l'armée anglo-française était si nombreuse qu'elle tuerait tous les Russes. Le lendemain elle fut mandée dans un bureau du gouvernement, et on lui demanda comment elle avait pu tenir un tel propos. On la renversa par terre, on lui releva sa robe et on lui administra 40 coups de fouet, le tout en public. Encore on lava les blessures avec une forte infusion de salpêtre et on lui dit que si son mari n'occupait pas une si haute position, elle serait envoyée en Sibérie ."

EUROPE.

FORTIFICATIONS DE SEBASTOPOL.

La ville de Sébastopol est construite sur un sol de craie dont les soulèvements varient entre dix mètres environ au dessus du niveau de la mer dans les parties les plus basses, et 65 mètres dans les parties supérieures. La baie est admirablement défendue par ces hauteurs qui se terminent sur le pourtour en une côte accore.

On n'aperçoit pas du côté de terre, à une certaine distance l'extrémité des grands mâts des plus forts vaisseaux mouillés dans la rade. L'amirauté, l'arsenal et autres bâtiments de la marine occupent le bas de la ville, qui monte en amphithéâtre et se trouve renfermée dans une enceinte continue dont la muraille est casematée. Les casemates sont des espaces voûtés en briques ou en pierre, pour couvrir l'artillerie et loger les troupes. Elles sont formées généralement dans l'épaisseur des remparts et à l'épreuve de la bombe. Des remparts, des bastions sont dits casematés lorsqu'ils sont ainsi construits de manière à abriter les bouches à feu, au lieu de les laisser à découvert.

L'Eglise grecque et la place du marché sont situées dans la partie supérieure de la ville.—L'hôpital de la marine, les marines, les magasins, ainsi que les différents quartiers de troupes de la garnison, forment du côté opposé à l'Amirauté, une espèce de faubourg Sébastopol n'a guère plus de 1,600 mètres dans sa plus grande longueur, sur 400 mètres de largeur. Sa population y compris les services de terre et de mer est évaluée à 40,000 âmes. Cette ville n'est à proprement parler, qu'une immense garnison. Le port qu'on peut comparer à celui de Malte, en est la partie la plus importante. Le magnifique bras de mer sur lequel la ville est assise, et qui sert de refuge à la flotte russe de la mer Noire, a été l'objet de travaux considérables, qui ont englouti des trésors. Ce bras qui a trois milles et demi de longueur sur environ trois quarts de mille de largeur à son embouchure, s'élargit en remontant, jusqu'à un mille d'ouverture, et va ensuite en se resserrant jusqu'à son extrémité, où il n'a guère plus de 600 à 700 mètres.

L'entrée du port est défendue par deux formidables batteries placées à l'extrémité de deux points de terre qui forment la baie. Au nord de la baie, à la distance d'environ un mille, est situé le port militaire sur un petit bras qui court au sud-ouest— Ce canal est percé d'une crique où en temps ordinaire, les bâtiments désarmés sont en parfaite sureté. De l'autre côté de la ville dans la baie de l'Arsenal, une autre crique sert de carrénage pour les bâtiments de guerre.

Vu de l'entrée le port de Sébastopol présente un aspect formidable. A partir du cap Constantin, au nord-est, le système général de défense se compose en batteries fixes et autres ouvrages, savoir : une pro-

---

FEUILLETON.

LA MAISON NUCINGEN.

—Suite.—

On a dit le grand Marcel comme le grand Frédéric et du temps de Frédéric.

—A-t-il composé des ballets ? demanda Finot.

—Oui, quelque chose comme les *Quatre Elements*, l'*Europe galante*.

—Quel temps, dit Finot, que les grands seigneurs habillaient les danseuses!

—Improper ! reprit Bixiou. Isaure ne s'élevait pas sur ses pointes, elle restait terre à terre, se balançait sans secousses, ni plus moins voluptueusement que doit se balancer une jeune personne. Marcel disait avec une profonde philosophie que chaque état avait sa danse : une femme mariée devait danser autrement qu'une jeune personne, un robin autrement qu'un financier, et un militaire autrement qu'un page ; il allait même jusqu'à prétendre qu'un fantassin devait danser autrement qu'un cavalier ; et de là, il partait pour analyser toute la société. Toutes ces belles nuances sont bien loin de nous.

—Ah ! dit Blondet, tu mets le doigt sur un grand malheur. Si Marcel eut été compris, la révolution française n'aurait pas eu lieu.

Godefroid reprit Bixiou, n'avait pas eu l'avantage de parcourir l'Europe sans observer à fond les danses étrangères. Sans cette profonde connaissance en chorégraphie, qualifiée de futile peut être n'eut-il pas aimé cette jeune personne ; mais des trois cents invités qui se pressaient dans les salons de la rue Saint Lazare, il fut le seul à comprendre l'amou inédit que trahissait une danse bavarde. On remarqua bien la manie d'Isaure d'Addrigger ; mais dans ce siècle où chacun s'écrie : Glissons, n'appuyons pas ! l'un dit : Voilà une jeune fille qui danse fameusement bien (c'était un clerc de notaire) ; l'autre voilà une jeune personne qui danse à ravir (c'était une dame en turban) ; la troisième, une femme de trente ans : Voilà une petite personne qui ne danse pas mal ! Revenons au grand Marcel, et disons en parodiant son plus fameux mot Que de choses dans un avant-deux !

—Et allons un peu plus vite dit Blondet, tu marivaudes.

Isaure reprit Bixiou qui regarda Blondet de travers, avait une simple robe de crêpe blanc ornée de rubans verts, un camélia dans ses cheveux, un camélia à sa ceinture, un autre camélia dans le bas de sa robe, et un camélia...

—Allons voilà les trois cents chèvres de Sancho !

—C'est toute la littérature, mon cher? Clarisse est un chef-d'œuvre, il a quatorze volumes, et le plus obstus vaudevilliste te le racontera dans un acte. Pourvu que je t'amuse de quoi te plains tu ? Cette toilette était d'un effet délicieux ; est-ce que tu n'aimes pas le camélia ? Veux tu un dalhia ? Non, et bien un marron. Tiens, dit Bixiou qui jeta sans doute un marron à Blondet, car nous en atteudimes le bruit sur l'assiète.

—Allons j'ai tort continue dit Blondet.

—Je reprends dit Bixiou. " N'est-ce pas joli a épouser" dit Rastignac à Baudenord, en lui montrant la petite aux camélias blancs purs et sans une feuille de moins. Rastignac était un des intimes de Godefroid — Eh bien ! j'y pensais, lui répondit à l'oreille Godefroid j'étais occupé à me dire qu'au lieu de trembler à tout moment dans son bonheur, de jeter à grand-peine un mot dans une oreille inattentive, de regarder aux Italiens s'il y a une fleur rouge ou blanche dans une coiffure, s'il y a au bois une main gantée sur le pannau d'une voiture, comme cela se fait à Milan au Corso ; qu'au lieu de voler une bouchée de baba derrière une porte, comme un laquais qui achève une bouteille, d'user son intelligence pour donner et recevoir une lettre, comme un facteur ; qu'au lieu de recevoir des tendresses infinies en deux lignes, avoir cinq volumes in-folio à lire aujourd'hui, demain une livraison de deux feuilles, ce qui est fatiguant ; qu'au lieu de se traîner dans les ornières et derrière les haies, il vaudrait mieux se laisser aller à l'adorable passion enviée par J.-J. Rousseau, aimer tout bonnement une jeune personne comme Isaure, avec l'intention d'en faire sa femme si, durant l'échange des sentiments les cœurs se conviennent, enfin d'être Werther heureux !

—C'est un ridicule comme tout autre dit Rastignac sans rire. A ta place peut-être me plongerais je dans les délices infinies de cet ascétisme, il est neuf, original et peu coûteux. Ta monna Lisa est suave, mais sotte comme une musique de ballet, je t'en préviens. La manière dont Rastignac dit cette dernière phrase, fit croire à Baudenord que son ami avait intérêt à le désenchanter, et il le crut son rival en sa qualité d'ancien diplomate. Les vocations manquées déteignent sur toute l'existence. Godefroid s'amouracha si bien de mademoiselle Isaure Addriger, que Rastignac alla trouver une grande fille qui causait dans un salon de jeu, et lui dit à l'oreille : " Isaure vient de ramener, dans son filet un poisson qui pèse dix-huit mille livres de rente, il a un nom une certaine assiète et de la tenue : surveillez-les ; s'ils filent le parfait amour ayez soin d'être la confidente d'Isaure pour ne pas lui laisser dire un mot sans l'avoir corrigé. " Vers deux heures du matin, le valet de chambre vint dire à une petite bergère des Alpes, de quarante ans, coquette comme la Zerline de l'Opéra de *Don Juan*, et auprès de laquelle se tenait Isaure : " La voiture de madame la baronne est avancée. " Godefroid vit alors sa beauté de ballade allemande entraînant sa mère fantastique dans le salon de partance, où ces deux dames furent suivies par Malvina. Godefroid qui feignit (l'enfant !) d'aller voir dans quel pot de confitures s'é-